

MONTRÉAL, 31 Août 1878.

PROTECTION.

Dimanche dernier après les vèpres, Jean-Baptiste à cause de la grande chaleur ôta sa "bougrine" accrocha son "tuyau" à une patère pour aller respirer l'air dans la cour qu'il avait en communauté avec un voisin. Il occupait le logement du second étage, il descendit la longue, escalier de service et s'assit sur un chevalet pour allumer sa pipe. Après avoir lancé plusieurs bouffées et s'étant assuré que le culottage de sa bouffarde accusait progrès, il fit un tour d'inspection dans sa cour et attira l'attention de son voisin qui s'ennuyait et baillait à décrocher sa mâchoire en attendant l'heure du souper. Baptiste et Joseph (c'est le nom du voisin) vivent en parfaite harmonie et jamais ils n'avaient échangé ensemble une parole acerbe. Baptiste était conservateur, et Jos avait des idées libérales en politique. La conversation suivante s'engage entre les deux voisins.

BAPTISTE. — Bonjour, Jos, beaux temps aujourd'hui.

JOS. — Magnifique journée.

BAPTISTE. — Que dit-on de neuf ?

JOS. — Les élections approchent.

BAPTISTE. — Oui, et j'espère qu'il y en aura un changement dans les affaires. Le commerce va mal. On dit que si nous avions la protection il y aurait plus d'argent dans le pays. Le système du libre échange voyez-vous a du bon pour les vieux pays. Dans la Nouvelle-Ecosse, voyez-vous...

Baptiste, cria du haut de l'escalier la femme du politicien.

—Quoi ? répondit vivement le discutant.

—L'eau est arrêtée. Voilà le seau, tu vas le faire emplir chez le voisin.

—Dans une minute. Je disais donc que, dans les provinces d'en bas l'opinion publique était favorable au libre échange tandis que dans Québec et dans l'Ontario il faut la protection pour nos industries nationales. Sir J. lui voudrait fixer notre tarif général à 35 pour cent au lieu de 17 et demi pour cent qu'il est aujourd'hui.

—Baptiste ! reprit la voix du haut de l'escalier.

—Attends une minute. Je crois qu'avec le système de protection nos affaires prospéreraient davantage. L'augmentation des impôts sur les marchandises importées que nous pouvons fabriquer serait de 11 1/2 pour cent. Nous importons tous les ans pour 20 millions de piastres, \$20,000,000, que nous envoyons à l'étranger.

—Baptiste !

—S..... mille tonnerres, Ursule qu'est-ce que tu veux ?

—Je te demande un seau d'eau J'attends après.

—Tu l'auras dans la minute. Je disais donc à propos de ces \$20,000,000 qu'ils iraient dans la poche de nos manufacturiers et des consommateurs.



LES REGATES DE MONTREAL-EST.

—Baptiste !!!

—Pour l'amour du ciel qu'est ce que tu veux ?

—Je veux un seau d'eau tout de suite. Si tu ne te dépêches pas, tu te passeras de souper.

—Où est le seau ? Avec cette femme-là il est impossible de causer tranquillement pendant une minute.

Madame dépose le seau sur le haut de l'escalier, monsieur ralluma sa pipe qui s'était éteinte et reprit le fil de son discours : Les dépenses de la Puissance sont de \$53,000,000 par année et nous avons un intérêt de \$6,797,000 à payer à l'étranger.

—Baptiste ! reprit la voix d'en haut avec un crescendo alarmant.

Mais cette fois Baptiste n'entendit pas.

—Oui, monsieur, disait-il, nous payons un intérêt de \$6,000,000.

—Baptiste, veux-tu bien cesser ton bavardage et m'apporter un seau d'eau ?

—Oui, dans la minute. Je paie \$20,000,000 par année à l'étranger, avec la protection ces vingt millions arriveront.....

Ici le discours de Baptiste a été interrompu par une averse d'eau de vaisselle qui tomba de la galerie sur la tête des deux voisins. Baptiste essuya cet orage avec le calme et le stoïcisme qu'il avait puisés dans vingt ans de ménage. Après une prise de bec avec son épouse qui dura une dizaine de minutes il alla chercher le seau d'eau chez le voisin et ne s'occupa plus des vingt millions.

LE DROIT DES FEMMES DANS LES ELECTIONS.

Il appartenait au "Canard" de revendiquer le droit des femmes dans les élections.

Ce droit une fois reconnu il en résulterait des choses très-folichonnes, au premier abord mais très-sérieuses dans le fond.

Nous procéderons comme l'auteur de DON JUAN :

1^{ÈRE} SIGNORA. — Ma chère, je vois avec un grand regret que mon mari travaille pour M. l'Ex-juge

Coursol, dans la prochaine élection.

2^{ÈME} SIGNORA. — Il est déplorable que les femmes n'aient pas voix au chapitre dans les élections, les choses en iraient bien mieux.

3^{ÈME} SIGNORA. (48 ans, voix aigre moustaches prononcées : — La question n'est pas là ; nous autres, femmes, avons-nous, oui ou non, voix au chapitre ?

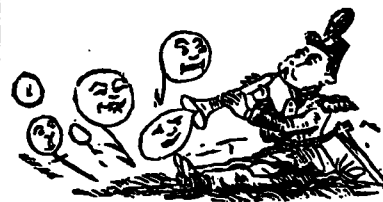
4^{ÈME} SIGNORA. — Le thé est trop cher ; le café qu'on achète maintenant ne vaut rien ; donc le gouvernement ne vaut rien non plus. Dansereau et Chapleau nous promettent de meilleur thé et de meilleur café. Hurrah for them !

5^{ÈME} SIGNORA. — Les droits sur les robes de soie ne sont pas assez forts, parce que la petite "chose" en achète une tous les mois.

6^{ÈME} SIGNORA. — Ma chère, vous entrez dans le domaine du haut commerce et des douanes.

7^{ÈME} SIGNORA. — Ça m'est égal ! mais mon mari a payé, l'autre jour une paire de pantalons beaucoup trop cher.

Le "Canard" qui se moque des pantalons comme un poisson d'une figue, laissa ces bonnes vieilles à leurs discours en se disant : "Le pauvre peuple est bien malheureux !"



COUACS.

La lutte électorale donne lieu à d'heureuses innovations dans la langue française. Citons en deux au hasard, extraits de journaux grands et sérieux : "M. X... est parti pour "adresser" les électeurs du comté de Z....."

"Un comité des premiers citoyens de Y a été chargé "d'entrevoir" M. F et de lui offrir la candidature du comté de R....."

Très-entreprenant, ce monsieur

qui part pour adresser les électeurs de Z afin de les envoyer comme comme autant de paquets, Dieu sait où ?

Mais il est joli également ce comté qui "entrevera" seulement de loin, l'ombre d'un certain monsieur et lui offrira l'ombre d'une candidature.

Nous voilà revenu au temps de Scarron.

Près de l'ombre d'un rocher
J'ai vu l'ombre d'un cocher
Qui tenait l'ombre d'une brosse
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Ecoute ma chère disait un mari à son épouse, tu ne devrais pas toujours exhiber tes grands pieds comme tu le fais tous les jours, si tu savais ce qu'il vient d'arriver au cordonnier chez qui j'ai porté ton soulier pour le raccommode.

—Qu'est-il arrivé, dis-moi ça de suite.

—Le cordonnier prit ton soulier dans ses mains. Il le revira en tous sens et tout à coup il fondit en larmes. Il pleura comme si le cœur lui eut crevé.

—Pourquoi pleurait-il l'imbécile. Vite, dis-moi ça.

—Eh bien le pauvre diable m'a conté son histoire. C'est quelque chose de navrant.

Il perdit ses parents lorsqu'il était encore au berceau et fut élevé par sa grande mère pour qui il avait l'affection la plus tendre. Il y a quinze ans il vint chercher fortune en Canada. Il entra d'abord dans le commerce des légumes. Ses affaires allèrent assez bien pendant quelque temps. Il songea à faire venir la vieille dame lorsqu'il y eut une crise et il fut obligé de déposer son bilan. Il ouvrit ensuite un débit de fruits sur le marché Bonsecours, nouveau désappointement. Il devint laitier et finalement conducteur sur les chars urbains. Comme on n'avait pas encore inventé la sébille brevetée que ces messieurs portent accrochée à leur ceinture pour percevoir le prix du passage, il ne tarda pas à faire fortune. Il s'acheta une boutique de cordonnier, il fit venir sa grande mère. Il y a quinze jours la vieille dame arriva à Montréal et mourut subitement le soir de son arrivée. C'était une rude épreuve.

Depuis dix semaines le malheureux est resté en proie à une noire mélancolie. Aujourd'hui il commençait à retrouver son ancienne gaieté lorsque la vue de ton soulier l'a fait fondre en larmes. Ce soulier, disait-il, lui rappelait le accueil de sa grande mère.

La narration fut brusquement terminée par un soufflet que le mauvais plaisant reçut en pleine figure de la main de la femme offensée.

En 1862, un farceur monta sur un husting et pronouça le discours suivant :

Messieurs les électeurs
Du comté de Dorchester,
Je vous remercie de l'honneur
Que vous me faites jusqu'à ci'heure.
Je suis votre humble serviteur,
Et demain au poll à neuf heures.

Ce discours vaut bien ceux de plusieurs de nos tribuns populaires.